

Semaine GTR Paray-le-Monial

du 12 au 19 Août 2012

Dimanche 12 Août

Après une halte classique au pont-canal de Briare, nous arrivons à Paray-le-Monial vers 18 heures.

A l'entrée de Paray, contrôle de gendarmerie, et après vérification des papiers, les représentants de la maréchaussée nous indiquent le camping *Le Mambré* qui se trouve à quelques centaines de mètres. Pas de GPS, ni de carte, ni même de plan. Le GTR marche « au flair ». Cela ne s'appellerait-il pas « l'expérience » pour certains (je ne sais pas pourquoi, mais à l'instant mes chevilles enflent), « la chance » pour d'autres.

Notre mobil-home, sans être luxueux, possède l'essentiel : une petite terrasse pour dîner en extérieur, une douche et un lit dans lequel nous trouverons le sommeil réparateur à nos efforts.

Lundi 13 août (66 km) Le long de la Voie verte du Canal du Centre

Au grand complet, dès neuf heures, toutes les montures bichonnées, nous prenons le chemin du halage du canal du Centre, le long de la vallée de la Bourbince, en direction de Digoin.



Parcours bucolique, le long du paisible canal, le revêtement est goudronné et le temps est favorable. C'est un véritable délice que d'accompagner nos vélos. L'effort est à minima, cela roule tout seul jusqu'au pont-canal de Digoin. Celui-ci fut construit de 1834 à 1838, long de 243 mètres, 11 arches de 19 mètres,

hauteur au-dessus de la Loire 12 mètres. La cuvette du pont fait 6 mètres de large et la hauteur de l'eau 2,30 mètres. Nous le franchissons à pieds jusqu'à la pancarte « Promenade des demoiselles » où photos obligatoires de nos demoiselles du GTR devant la pancarte.

Les bords de Loire nous accueillent par cette invitation à la balade : Val de Loire, paysages majestueux et réservoir de biodiversité. En effet, à proximité de l'itinéraire cyclable, la Loire, considérée comme le dernier fleuve sauvage d'Europe, trace son cours librement. Elle impose ses méandres, ses boires, ses plages de galets et de sable, ses îles et ses ripisyles à base de peupliers et saules argentés, offrant ainsi des paysages en perpétuelle évolution. La dynamique fluviale, qui façonne ces espaces au gré de l'érosion et des dépôts d'alluvions, donne naissance à une mosaïque de milieux d'une grande diversité biologique. Ainsi, le Val de Loire, classé ici en zone Natura 2000, abrite plus de deux cents espèces d'oiseaux, parmi lesquels l'œdicnème criard, le balbuzard pêcheur ou la sterne pierregarin. La Loire est également un axe de migration piscicole pour la lamproie marine, la grande alose et le très emblématique saumon atlantique. Comme quoi il faut toujours lire les panneaux.

Nous arrivons à la hauteur d'une péniche à touristes qui porte le doux nom de Sérénité. C'est le nom idéal pour ce lieu idyllique, pour cyclotouristes. Quelques écluses ponctuent





le parcours, moins fleuries que dans notre précédent Nantes-Brest, mais toujours aussi attrayantes.

Après avoir cassé la croûte au bord du canal, sur tables et bancs, nous atteignons Diou à l'heure du sempiternel café. Nous trouvons un établissement sympathique bien fleuri non loin de l'église. Nous posons nos montures sur le mur d'en face, et là, scandale, le patron, soucieux de garder de bonnes relations avec son voisin, dont l'enduit du mur vient d'être refait, nous prie de déplacer nos sales bêtes. J'exagère un peu, mais si peu, car le ton n'était pas très commercial.

Le café fut néanmoins apprécié. Seule une inscription sur l'église nous intrigua. Sur le côté de celle-ci, en hauteur et en lettres capitales :



LIBÉRTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ,

habituellement placé sur le fronton des mairies ou hôtel de ville.

Cette église est vouée à Saint Cyr et Sainte Juliette. Avant la Révolution elle faisait partie du diocèse d'Autun, sous le patronage du chapitre de Bourbon-Lancy. Bâtie sur l'emplacement d'une petite église romane dont le toit du chœur s'effondra en 1858. Grâce à Internet on peut obtenir un grand nombre d'informations sur l'historique de chaque lieu. Mais ici rien sur ce qui attire notre œil de cyclo avisé. Je suppose donc que la loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État, précisant que les biens saisis en 1789 par l'État, restent sa propriété. D'où l'empreinte de l'État sur certaines églises, pour prouver à la vue et au « su » de toute la population que l'édifice appartient bien au peuple (sans commentaires). Je ne peux m'empêcher de penser à la tête du pauvre curé, sortant de son église et découvrant la nouvelle inscription. Nous ne sommes pas loin des rivalités de Don Camillo et du maire Pepone. J'ai souvenir qu'en Normandie aussi il y a quelques cas de ce type.

Diou, situé sur la voie romaine qui menait de Lyon à Paris, était célèbre au temps de l'exploitation d'une carrière de marbre, utilisé entre autre, par les Romains, pour l'édification des colonnades du théâtre antique d'Autun. Dans le forum des marbres à Rome, on retrouve les mêmes marbres. Dans l'Empire romain, une partie de l'impôt se payait en nature. Chaque province fournissait un contingent des produits soit naturels soit industriels qui lui étaient propres. Les provinces qui possédaient des marbres acquittaient leur contributions en envoyant ceux qu'elles extrayaient de leurs carrières. Ce marbre n'avait rien à envier aux marbres des Pyrénées, ni même à ceux d'Italie.

A peine cinq kilomètres effectués, nous voici à l'entrée de l'abbaye de Sept-Fons. Nous entrons dans la cour intérieure, usons des toilettes, mais ne voyant pas âme qui vive, nous reprenons notre route, aujourd'hui à regrets, car elle aurait mérité une visite. En effet, fondée en 1132, cistercienne (ordre de Citeaux, du latin *cistellum*, roseau, qui laisse supposer que ce nouveau monastère fut élevé sur d'anciens marécages), les moines trappistes fabriquent encore de nombreuses confitures et des compléments alimentaires, dont notamment la Germalyne. Celle-ci est un complément alimentaire 100% germe de blé que ces moines ont mis au point il y a plus de 75 ans. D'un goût agréable, elle contient sous une forme particulièrement assimilable, toutes les formes naturelles de germe de blé (groupe B, E, PP). Elle est une excellente source équilibrée des omega 3 et omega 6, pour les enfants, les adultes et les personnes âgées. Elle préserve d'une façon naturelle, des déficiences nutritives fréquentes de la vie active moderne. Vous pouvez en commander par Internet sur le site de Sept-Fons, ou dans tous les magasins « bio » de votre région. Il y a encore 50 moines de nos jours, alors que vers 1656, apogée de l'abbaye, 150 y vivaient. Tous trappistes, suivant l'ordre de Saint Benoît, qui vivent, *ora et labora*, dans la prière, l'étude et le travail manuel.

Retour par la même route, Diou-Digoin-Paray.

Mardi 14 août (53 km) La voie verte de Bourgogne du sud et visite du château de Cormatin

Le rendez-vous est donné à la gare de Cluny à 10 heures, puis par la voie verte, il nous faut rejoindre Cormatin et son château. Martine ayant atteint l'objectif d'hier à 100%, elle a reçu d'ailleurs pour cet « exploit », une médaille souvenir de la « meilleure nouvelle » de la Semaine GTR. En examinant chaque participant, je m'aperçois rapidement, qu'elle est seule « nouvelle », mais chut ! On ne lui dira pas, et elle l'a acceptée avec grand plaisir. Et puis il n'y a que l'intention qui compte. Nous décidons ainsi, pour reposer ses petites jambes, de rejoindre le groupe à Cormatin pour 14 heures, en passant par Charolles et la butte de Suin, petit village situé à 593 mètres d'altitude sur les ruines d'un ancien château. On domine toute la région, et bien plus, puisque l'on aperçoit au très loin, à l'horizon, le Mont Blanc. Il est vrai que le temps est exceptionnel, ciel bleu azur, et la vue est époustouflante à 360°. Une ancienne mine d'uranium à ciel ouvert fut exploitée par la Cogema de 1978 à 1979, d'où 12 tonnes de minerai furent extraites.

Une statue de la Vierge fut érigée vers 1885, à son sommet, derrière laquelle un grand paratonnerre protecteur protège la protectrice des lieux des feux du ciel. Ancien opidum romain, à la jonction de deux voies romaines, on y retrouva de nombreuses pièces, frappées sous Tibère. C'était un lieu stratégique. Celui qui possédait Suin avait un observatoire



remarquable, cinquante kilomètres aux alentours, et malgré l'absence de jumelles pas encore inventées, les « guetteurs » prévenaient la hiérarchie du moindre indice d'approche suspecte. On y retrouva ainsi des vestiges de toutes les époques superposées.

Redescendu de notre promontoire, nous arrivons rapidement à Cluny. Dès le parking, une atmosphère religieuse et moyenâgeuse règne. Une tour, un mur d'enceinte, le palais de Jean de Bourbon, puis les ruelles pavées. On retient son souffle, car il est évident que nous allons vivre de grands moments : accompagnée d'un guide, la visite de l'abbatiale, le plus grand édifice de la ville, est stupéfiante. Créée en 910, il y eut successivement Cluny I, Cluny II et Cluny III. Cette dernière (1088/1830), appelée Maior Ecclesia, fut la plus grande de toute la Chrétienté – rien que cela ! – avant la reconstruction de Saint Pierre de Rome. 187 mètres de longueur, clochers de 60 mètres de hauteur, nef centrale de 33 mètres. Le plus sidérant c'est que ces restes que l'on voit, que l'on photographie aujourd'hui, et qui nous apparaissent énormes, comparés à la plupart des abbayes déjà visitées, n'occupent que 8% de l'édifice initial ! Rattachée directement au Saint-Siège, autrement dit au Pape. La cerise sur le gâteau de cette visite, c'est une tablette numérique géante et articulée qui permet de voir selon son orientation la polychromie des voûtes et des murs reconstitués en 3D, en plein air, là où il n'y a plus rien.

Nous déjeunons rapidement, à l'ombre d'un parasol, devant l'entrée actuelle, en pensant aux calèches, chevaux, cardinaux et autres prélats et manants de toutes sortes, entrant et sortant de la Maior Ecclesia.

A 14 heures, nous sommes à Cormatin, ayant rejoint le groupe venu de Cluny à vélo, les deux bourgs n'étant distant que de 13 kilomètres. La visite guidée n'ayant lieu qu'à 15 heures, nous patientons dans le parc de 12 ha, déambulant dans le « Labyrinthe », qui représente l'errance et les difficultés, et le théâtre de verdure. Les buis taillés en forme de petit cochon ou écureuil (art topier) sont d'excellents sujets à photos. Un parterre symbolise le paradis, une fontaine de vie en son milieu. Un pommier planté évoque le fruit défendu et le paradis perdu... Nous sommes accueillis par le propriétaire lui-même qui nous narre le passé de cet édifice classé château historique privé. Sa restauration dure depuis plus de vingt ans, et de nombreuses photos expliquent la chronologie des travaux. Construit au début du XVII^e siècle, au lendemain des guerres de religion (1605/1616), Cormatin revêt une architecture sobre aux lignes rigoureuses, caractéristiques de l'époque de Henri IV. Les larges fossés en eau et les imposants pavillons d'angle à échauguettes et canonnières témoignent d'une conception défensive, confirmée par les traces d'un mur rempart qui fermait la cour d'honneur. Lamartine y séjourna fréquemment et disait du lieu « Un séjour d'art et de délices... ».

Les intérieurs sont remarquables. L'aile nord possède un magnifique escalier monumental à cage unique (1610), dont les trois volées droites, flanquées de vigoureux balustres, tournent autour d'un vide central. La somptueuse décoration Louis XIII de cette aile est l'œuvre du Marquis Jacques de Blé et de son épouse, tous deux intimes de Marie de Médicis et du salon littéraire des Précieuses. Ils voulurent recréer dans leur

résidence d'été la sophistication de la mode parisienne en faisant appel à des artistes qui avaient travaillé pour la reine au palais du Luxembourg. Les ors, peintures et sculptures qui envahissent murs et plafonds témoignent d'un maniérisme érudit où chaque tableau est chargé d'un sens allégorique, soutenu par la symbolique des motifs décoratifs et des couleurs utilisés pour orner les lambris. Puis se succèdent, la chambre de la Marquise, le cabinet des paysages ainsi que le cabinet de Sainte Cécile et la chambre de Cécile Sorel au lit napolitain. Aussi un cabinet des curiosités, très prisé à l'époque, reflétait des nombreux voyages qu'effectuaient leur propriétaire. Toutes ces pièces sont richement décorées aux plafonds à caissons, certains d'un bleu profond lapis-lazzuli et de riches dorures, dont l'éclat permettait de refléter la lumière des bougies, si nécessaire, dans un cabinet d'étude. Sur une cheminée, une photo sous cadre représentant Monsieur Garcia, non pas Philippe, mais Jacques, décorateur de profession, et grand ordonnateur du Champ de Bataille près du Neubourg, aux côtés des propriétaires actuels et de M. Gorbachev. Ce château vaut vraiment le détour et nous devons reprendre nos montures non sans regrets, car comme tous les bons moments ils sont toujours trop courts...

Mercredi 15 août **Voie verte d'Iguerande (80 km)**

A 9 heures précises, la troupe s'ébranle, cette fois au complet. Le temps est toujours beau, mais la météo annonce des orages en fin de journée. Nous jouissons de l'instant présent, et pour une fois nous ne partons pas par la vallée, mais nous nous hissons sur le plateau coté « Bois des Aisances » Que faut-il entendre par aisances ? Prendre ses



aises, se détendre, ou f o s s e d'aisance ? Nous ne le s a u r o n s jamais.

Nous voici dans la vallée de l'Arconce, non loin de sa grande sœur la Loire, à 5 kilomètres environ, mais le grand fleuve nous ne le verrons pas. Arrivés à

Anzy-le-Franc, nous sommes de suite attirés par le clocher de l'église, octogonal qui fait penser à la Toscane. Hugues de Poitiers fonda le premier établissement bénédictin du lieu en 880. Il fut canonisé, et ses reliques furent exposées. Ainsi on venait de très loin en pèlerinage à Anzy pour se recueillir sur la dépouille de Saint Huber. En 1789, vendue comme bien national et promise à la démolition, l'église fut achetée par trois habitants de la commune, amoureux du lieu. Une des plus belles églises romanes du Brionnais. Fleuron de l'art roman, du début du XIe siècle, surmontée d'une tour à trois étages de style lombard. Toscane et Lombardie ne sont pas si éloignées que cela.

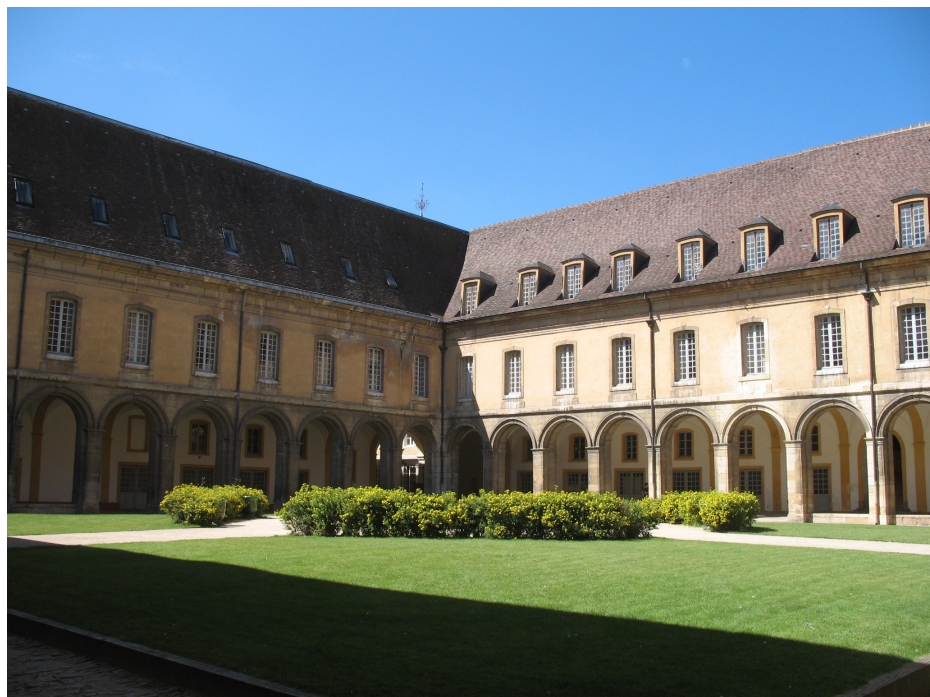
Nous poussons jusqu'à Marcigny, tout près de la Loire, à 1 kilomètre, mais nous ne la verrons toujours pas. Le casse croûte tiré du sac est dégusté à la terrasse d'un café. La menace d'orage se précisant, Philippe Garcia décide de ne pas aller jusqu'à Iguerande, mais de reprendre la direction du nord c'est-à-dire celle de Paray-le-Monial. Heureuse initiative, car la soirée est bien arrosée.

Jeudi 16 août **Visite guidée de Paray-le-Monial**

Paray doit son attrait non seulement à son centre médiéval, l'architecture de sa basilique, mais aussi et surtout par la spiritualité entretenue qui s'en dégage. En effet, 300 000 pèlerins chaque année assistent aux retraites et sessions organisées sous de grands chapiteaux, d'où s'élèvent des chants à la gloire de Jésus et du Sacré-Cœur. (entre autres la communauté d'Emmanuel).

L'origine de cet enthousiasme repose pour beaucoup, sur les apparitions de Jésus à Marie-Marguerite Alacoque (1673/1675), qui lui a dévoilé « son cœur brûlant d'amour ».

On lui a ainsi bâti la chapelle de la Visitation, qui abrite une châsse où reposent ses ossements, couverts par un moulage de cire. Cette châsse date de la béatification de la religieuse en 1864. Elle fut canonisée en 1920 par le pape Benoît XV. Nombreux sont les pèlerins qui viennent se recueillir à son chevet pour obtenir intercession.



Construite en même temps que Cluny, elle offre l'image la plus proche de ce que pouvait être cette dernière, avant sa destruction. Ayant heureusement traversé les siècles, la basilique de Paray est aussi un lieu de spiritualité bien vivant, dont le rayonnement dépasse largement la Bourgogne. La ville est née autour de ce monastère vers 970. C'est le grand moine bâtisseur Saint Hugues de Semur (XIIe siècle) qui met en chantier l'église d'aujourd'hui. Ce monument essentiel en Bourgogne représente le modèle le mieux abouti de l'architecture romane clunisienne. L'impressionnante beauté de l'église résulte de sa parfaite géométrie, du rapport des volumes, et de l'habile répartition de la lumière. Sur le plan architectural, indiscutablement, la basilique du Sacré-Cœur est l'un des chefs-d'œuvre de l'art roman bourguignon du XIIe siècle.

Également, à visiter, la chapelle de la Colombière (Père Claude de la Colombière canonisé le 31 mai 1992 par le pape Jean Paul II) construite par les Frères Jésuites. Trois autres chapelles sont consacrées à Saint Jean, Saint Roch et Notre Dame.

Vous comprenez mieux maintenant cette spiritualité qui règne à chaque coin de rue.

N'oublions pas le musée du Hieron, classé musée de France, parmi les collections, un trésor national : la Via Vitae, de Joseph Chaumet, pas charpentier celui-là, mais célèbre joaillier parisien.

Cette visite guidée était indispensable à la bonne compréhension du lieu.

Vendredi 17 août Montceau-les-Mines (62 km)

Véloroute du canal du centre jusqu'à Volessvres. Mesdames, Messieurs, tout un programme. La petite route serpente entre le canal et la Bourbince amont. Sur la droite et au sommet d'une bosse un joli château se profile, celui de Digoine (XVIIIe siècle). Aux extrémités, deux grosses tours circulaires dominant la vallée. Ce lieu fut fréquenté par Offenbach et Sarah Bernhardt. Puis Pralinges se profile, petit bourg qui possède une belle église classée romane du XIIe, mais aussi un musée des amis du passé. Pour une aussi petite commune, posséder un musée incite à creuser le sujet, d'autant que plusieurs usines en friches dressent encore fièrement leurs hautes cheminées de briques rouges. En fait, cette portion de vallée (15 km) jusqu'à Montceau eut son apogée de 1895 à 1915 et a regroupé quinze unités de fabrication de céramique, produisant majoritairement du grès et du réfractaire, mais aussi des tuiles. Toutes de petites entreprises, aucune ne dépassèrent 150 ouvriers. Tout ceci grâce aux gisements locaux d'argile (silicate d'alumine hydraté) et son accès immédiat au canal du centre.

La situation géographique de Montceau-les-Mines, et géologique, fut idéale à la fin du XIXe siècle, pour débiter une aventure industrielle et humaine. C'est grâce à la richesse du sous-sol, le charbon, que Montceau va naître en 1856. Celle-ci va connaître une croissance exceptionnelle de sa population jusqu'à 29 000 habitants en 1901. L'emploi des enfants est réglementé. L'entrée à la mine se fait dès 12 ans. Une loi de 1889 interdit aux enfants le travail de nuit de 9 heures du soir à 5 heures du matin. Le travail

souterrain est interdit aux femmes de moins de 16 ans et aux filles. La journée est de 10 heures. Et ce dans l'eau, la chaleur, la poussière, l'obscurité, l'angoisse. La maladie les guette tous. Les différentes explosions (coup de grisou) et accidents ont causé plus de 400 décès. La SA des Mines bat en 1918 tous les records d'extraction : 2 786 500 tonnes de charbon. Aussi les grèves se succèdent. Celles de 1878, 1899 et 1901 sont les plus dures. Cette aventure s'achèvera en 2000 avec la fermeture du dernier site. Un musée retrace la vie des mineurs, à travers les installations de surface, ou les galeries souterraines entièrement équipées de matériels en état de fonctionnement.

Un port de plaisance d'une trentaine de bateaux nous accueille, et c'est au bord de celui-ci que nous cassons la croute. Sur la place trône un monument aux morts représentant une gigantesque lampe de mineur blanche. Ces morts-là, en soldats du fond, avaient pour champ d'honneur le charbon.

Samedi 18 août (76 km)

Charolles et le col de Vaux devaient être la destination du jour, mais roulant un jour sur deux, et ayant pitié des petites jambes de notre jeune nouvelle recrue – Il ne faut jamais écœurer les jeunes quand ils arrivent dans nos clubs –, nous décidons de rejoindre la Roche de Solutré (493 m).

Durant les années « Mitterrand », chaque dimanche de Pentecôte, toutes les chaînes de télévision retransmettaient l'ascension du Président, et de son cortège de courtisans.

En fait, ce site calcaire revêt de la plus haute importance préhistorique (le Solutréen), puisque l'on estime qu'elle est occupée par l'homme depuis 55 000 ans. Aussi berceau du célèbre vin blanc Pouilly-Fuissé, beaucoup plus récent.

Dans la région, à l'ère secondaire, s'étendaient des mers chaudes, dont de nombreux fossiles sont visibles. Cette roche est ainsi issue de massifs coraliens fossilisés, apparus il y a 160 millions d'années dans ces mers.

Au tertiaire, l'est de la Bourgogne subit le contrecoup du plissement alpin, tandis que les Alpes s'élevèrent, le bassin de la Saône s'effondra. En présence de terrains de nature différente, l'érosion fit son travail. C'est alors qu'émergea Solutré.

Le gisement préhistorique est l'un des plus riches d'Europe, en ossements et vestiges de tous ordres. Ce n'est qu'en 1866 que commencent les fouilles au pied de la roche. Très vite on découvre des amas d'ossements de renne, de cheval, d'éléphant, de loup, et de tigre des cavernes.

Un musée sous la roche est remarquable par sa pédagogie. On comprend tout sans devoir sortir d'une grande école. Et le cyclotouriste dans l'âme, même sur quatre roues, est comblé.

Étant donné la chaleur du jour, le circuit vélo est écourté, et c'est ensemble que nous rejoignons Le Mambré, notre camping de Paray-le-Monial.

Dimanche 19 août Gueugnon (55 km)

Avant de quitter la région, nous re-goutons aux délices du canal, jusqu'à Digoin. Le beau temps est toujours de la partie, et donc une très belle journée s'offre à nous. Les pénichettes glissent lentement au gré de la circulation fluviale, qui reste très faible dans ce secteur. Les « coucoucs » se multiplient, les « marins d'eau douce » sont aussi content de nous voir que nous de les doubler. Car les vélos, mêmes cyclotouristes « sacochards », vont plus vite que les bateaux.

A Digoin, ravitaillement fait, nous quittons le canal pour la vallée de l'Arroux, affluent de la Loire, que nous remontons jusqu'à Gueugnon.

Après de longues années d'activité agricole et de poterie, il fallut attendre 1835 pour que Gueugnon, devenant un carrefour important et routier et fluvial, et ayant un sous-sol riche en houille, fer, manganèse, plomb, gypse (phosphate de chaux), vit ses industries se développer fortement. Les forges (maître des forges) devinrent la plus grosse industrie du lieu. De nouveaux quartiers virent alors le jour. Exemple, les Gachères, maisons alignées pour les ouvriers, coronas améliorés, avec petit jardinet.

Durant les années 50, l'usine de forges se modernisa et atteint son apogée, devenant n°1 de l'acier inoxydable, et embauchant plus de 3 750 salariés vers 1960. Ce furent les années d'or, ou comment transformer l'acier en or. La population alors monta jusqu'à 11 000 habitants. Un gisement d'uranium fut découvert à Crury, non loin de là, et une usine de traitement fut construite en 1955. Puis fermée en 1980. L'adage « Lorsque les forges toussent c'est tout Gueugnon qui s'enrhume. » s'est révélé à plusieurs reprises. Quand la crise toucha les forges, Gueugnon souffrit sérieusement et vit sa population décliner.

En 1975, l'installation d'un nouveau laminoir permit de traiter 300 000 tonnes d'acier inoxydable. En 2005, 1 279 salariés produiront 450 000 tonnes !

En 2005, plus que 940 salariés. Aujourd'hui les Forges sont devenues, après une longue emprise de la famille de Wendel, la propriété de la société Ugine et Alz, rattachée au groupe Arcelor-Mittal, qui défraye la chronique quotidienne.

Un grand stade de 17 500 places a été construit pour supporter, lors de chaque match, la célèbre équipe de football.

La ville en ce dimanche est très calme, et nous trouvons un havre de verdure et de fraîcheur, dans le parc du château d'Aux, devenu lieu d'une exposition permanente de sculptures monumentales en acier inoxydable. Celles-ci évoquent le prestige technologique et industrielle de la ville, véritable musée d'art contemporain en plein air : 19 structures réparties dans ce parc et dans les rues.

Avant de quitter la ville, nous bénéficions des jets d'eau sortant du sol, qui rafraichissent particulièrement Philippe Garcia, qui multiplie les « huit » au ras du sol afin de se « doucher ». Des Gueugnonais, ayant pitié de nous, nous indiquent que l'eau n'est pas potable et nous donne 1 litre d'eau minérale, rapidement partagée. Le retour

est difficile, non pas par le relief de la route, mais par la chaleur plombante. Les arrêts sont fréquents, à l'ombre d'arbres, de l'eau dans un cimetière, une terrasse de café-restaurant ouvert. Ouf, voici le canal et sa fraîcheur. Le Mambré, notre camping de Paray-le-Monial n'est plus loin !

Après une bonne douche, nous prenons la direction qui à pieds, qui à quatre roues, d'un restaurant. En effet nous clôturons cette Semaine par un repas pris en commun, chacun relatant les meilleurs moments de cette Semaine.

Le lendemain, juste avant le départ, une petite frayeur : nous devons conduire Chantal Argentin aux urgences, ayant eu un malaise, mais heureusement sans gravité. Le coup de chaud de la veille a dû laisser des traces.

Les participants

Chantal et Roger **Argentin**

Jacques et Marie-Odile **Bertou**

Estelle et Philippe **Garcia**

Jean-Luc **Hérissé**

Nelly et Philippe **Hucher**

Claudine et Didier **Lejeune**

Martine **Gilles**

et Gilbert **Wattel**

Une fois de plus, le GTR et ses organisateurs, en particulier Philippe Garcia, ont su réunir, en une semaine, toutes les aspirations du parfait cyclotouriste, alternant des parcours des plus pittoresques, des visites au caractère historique, des haltes choisies, pour se revigorer. Un vrai bonheur sportif, qui devrait être remboursé par la Sécurité Sociale. Nous devrions peut-être en parler à notre maire et ministre des Sports, Madame Fourneyron.

Texte et photos : Gilbert WATTEL